

L'enfer, c'est les autres...
Dogville de Lars von Trier

Gilles Marsolais

Number 116-117, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24424ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2004). Review of [L'enfer, c'est les autres... / *Dogville* de Lars von Trier]. *24 images*, (116-117), 82-82.

L'enfer, c'est les autres...

par Gilles Marsolais

En plongeant littéralement dans Dogville, bled perdu dans les montagnes et film éponyme à nul autre pareil, le spectateur est d'entrée de jeu déstabilisé par un parti pris esthétique audacieux, privé de ses repères. Il ne peut alors que s'abandonner au pouvoir de suggestion du film, à l'illusion de l'image cinématographique réalisée par un dosage alchimique de l'image et du son, ici vecteur singulier d'un réseau de significations inouïes, et partant, consentir à la liberté qui lui est ainsi accordée.



Nicole Kidman et Ben Gazzara.

D'entrée de jeu, donc, une prise de vues aérienne capte de manière étrange ce qui se révèle rapidement n'être que le schéma d'une petite ville nord-américaine, avant de se fixer sur Elm Street et ses habitants. Or, cette ville, ce décor n'existe pratiquement pas, si ce n'est de façon stylisée : la rue et les maisons à l'intérieur desquelles se déroulera bientôt l'action sont dessinées en aplat sur le plancher de ce qui pourrait s'apparenter à une scène de théâtre, et seuls quelques accessoires suggèrent, plus qu'ils ne désignent, des éléments de la vie courante. La bande-son et l'éclairage prennent aussitôt le relais, permettant au spectateur de combler les vides en faisant travailler son imagination. Une voix off, celle du narrateur, le guide dans les arcanes du récit, tout en lui rappelant son statut de spectateur, pendant les trois heures que dure le film, divisé en neuf chapitres, qui filent à la vitesse de l'éclair. Et le plus ahurissant, c'est que ce dispositif minimaliste fonctionne, que le film captive malgré cette distanciation extrême!

Mais ce n'est pas de théâtre filmé qu'il s'agit ici, à travers ce parti

pris esthétique intransigeant et ces choix de mise en scène qui ne sont pas sans évoquer les théories de Bertolt Brecht, mais bel et bien de cinéma et de son pouvoir illusionniste. Aussi, il ne s'agit pas d'un film cérébral, comme on pourrait s'y attendre, mais d'un «film d'émotion», tel que voulu par le réalisateur. La particularité du filmage (Lars von Trier dirigeant ses interprètes en les cernant de près, tout en manipulant la caméra portée vidéo haute définition), ainsi que le jeu exceptionnel des acteurs comptent pour beaucoup dans la réussite de ce film qui rend une image désespérante de l'humanité et qui, de ce fait, n'est pas sans provoquer des réactions hostiles.

Toute simple mais habilement agencée, l'histoire qui flirte avec le mélodrame suit l'évolution de personnages soudainement placés dans une situation exceptionnelle et, partant, brosse un tableau peu flatteur de la condition humaine. Poursuivie par des gangsters, Grace (Nicole Kidman, inoubliable) échoue à Dogville. Sur les recommandations de Tom (Paul Bettany), les habitants de cette bourgade isolée consentent à la protéger pendant quelque temps,

en échange de menus services qu'elle pourrait leur rendre. Ce faisant, pleins de bonne volonté, ils apprennent à se connaître de part et d'autre, s'étudient, s'évaluent, s'approprient progressivement au point où ce «corps étranger» semble s'intégrer harmonieusement à cette petite communauté renfermée sur elle-même, à ce *Huis clos*. Mais le «regard de l'autre» devient vite insoutenable, la nature reprend ses droits dès qu'un avis de recherche est lancé contre Grace, et plus encore lorsqu'il s'accompagne d'une promesse de récompense. Le film dévoile alors la petitesse de l'être humain, capable de la mesquinerie la plus bête et d'une soumission servile à la loi du nombre; il illustre la panoplie de ses bas instincts et de ses perversions, alors que l'aventure tourne au cauchemar pour Grace, humiliée, trahie même par ceux qui l'aiment ou qu'elle émeut (dont l'excellent Chuck/Stellan Skarsgård), et réduite en esclavage.

Dans la dernière partie, trahie par tous, la douce Grace se mue en justicière et entreprend de nettoyer la ville, autant par vengeance que par désir de rendre le monde meilleur, voire de le

«purifier». Pour préciser sa pensée, sinon par pure provocation, en épilogue Lars von Trier enfonce le clou à cette morale douteuse en entrecoupant le long générique de fin d'un montage de photos du temps de la Crise et des laissés-pour-compte aux États-Unis. En vierges offensées, certains critiques américains, comme au temps du maccarthysme (allusion non voilée à la prise de position de l'influent *Variety*), y ont vu une attaque en règle contre les «valeurs» américaines, au point de rejeter le film en bloc. Cette finale, qui aussi épingle «l'arrogance» présumée de Grace (symbolisant l'Amérique, avec sa loi du talion), couplée à son épilogue superflu n'invalident pas pour autant la puissance dramatique des trois heures de projection qui précèdent, brillamment mises en scène, et qui sont d'un pessimisme absolu sur notre humaine condition. ◀

Danemark, 2003. Ré. et scé.: Lars von Trier. Ph.: Anthony Dod Mantle. Mont.: Molly Malene Steensgaard. Int.: Nicole Kidman, Paul Bettany, Stellan Skarsgård, Lauren Bacall, Ben Gazzara, James Caan. 178 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.